Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 1 (1856)
Heft: 10

Artikel: Notes sur la campagne de la Valteline en 1635
Autor: Dufour, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-328125

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

N° 10 4 Octobre 1856

REVUE MILITAIRE SUISSE

CONDITIONS D'ABONNEMENT : La **Revue militaire suisse** paraît deux fois par mois. Le prix pour le reste de l'année courante est fixé à 4 fr. 50. On s'abonne directement chez CORBAZ ET ROUILLER FILS, imprimeurs, Escalier-du-Marché, 20, à Lausanne. Pour ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ferd. LECOMTE, capitaine d'état-major fédéral.

SOMMAIRE. — **Notes sur la campagne de la Valteline en 1635**, par M. le général H. Dufour. — **Société militaire fédérale.** — **Réunion de l'Ouest.** — **Réunion de l'Est.** — **Nouvelles diverses.**

NOTES SUR LA CAMPAGNE DE LA VALTELINE EN 1635 [1].

BUT.

La campagne de la Valteline par le duc de Rohan est intéressante à plus d'un égard pour des militaires suisses, et surtout pour les Genevois. 1° Elle a eu lieu sur une de nos frontières et dans un pays tout semblable au nôtre; 2° Elle offre d'heureuses applications des règles de la guerre de montagnes; 3° Elle a été conduite par un habile capitaine que Genève peut, jusqu'à un certain point, réclamer comme un de ses enfants, puisqu'au commencement du 17me siècle il était un des principaux chefs du parti protestant et que ses cendres reposent dans la cathédrale de cette ville.

DESCRIPTION DES LOCALITÉS.

La Valteline est une grande vallée à peu près parallèle à l'Engadine dont elle est séparée par une chaîne de hautes montagnes. Elle est arrosée par l'Adda qui coule de l'Est à l'Ouest pour se rendre dans le lac de Como, tandis que l'Inn coule dans une direction opposée et va, tournant au Nord, chercher le Danube qu'elle atteint près de Passau. Bormio marque le haut de la vallée, Morbegno le bas, et Tiranno le milieu. Elle n'est point dirigée en ligne droite, mais elle décrit une espèce de cintre autour d'un point saillant de nos frontières, de telle sorte que Bormio est plus rapproché de l'Engadine Haute que Tiranno.

Trois passages principaux établissent des communications entre les deux vallées : le premier le plus à l'orient part de Zernetz, passe au val Furno, remonte le val di Gallo et descend par le val Fraële sur Bormio. Il se ramifie et descend à gauche par Cierss sur Ste-Marie, dans le Münsterthal, qui est une autre saillie de notre

[1] Pour lire ces notes avec quelque fruit, il faut avoir sous les yeux une bonne carte de Suisse, ou les feuilles 15 et 20 de l'atlas général de la Confédération.

territoire. Ce premier passage de montagnes va donc de Zernetz à Bormio. Le second est entre Samada et Tiranno par le col Bernina et le val Puschiavo. Le troisième, à l'extrémité occidentale, se fait par la grande route du Splügen et de là au bord du lac de Como. Cette route se bifurque à Chiavenna et, remontant le val Bregaglia et le Maloya, elle entre par Silva-plana et St-Moritz dans la Haute Engadine.

Il y a encore quelques passages moins importants et plus ou moins accessibles, entr'autres celui du col Casanna qui, de Sutz, communique avec Livigno dans la vallée secondaire du même nom située entre Bormio et l'Engadine, et où l'on pénètre d'un côté par le col que nous venons de nommer, et de l'autre par celui de Trepal ou par l'Alpiselle, aux sources de l'Adda.

La Valteline forme la liaison la plus directe entre les Etats autrichiens et le Milanais. Cela seul en montre l'importance sous le point de vue militaire. Une bonne route a toujours existé le long de l'Adda, entre le lac de Como, où se trouvait le fort Fuentes et Bormio; ce n'était que par de mauvais chemins de montagnes qu'on passait de là à Ste-Marie, dans le Münsterthal, pour gagner le Tyrol. Mais, dans ces dernières années, le gouvernement autrichien a fait construire sur le Stilvio ou Stifsser Joch, une magnifique route militaire qui, contournant notre frontière, conduit de Nauders et Glurns à Bormio; ensorte que les armées peuvent maintenant passer d'Allemagne en Italie par la Valteline, et réciproquement d'Italie en Allemagne, sans violer notre neutralité. Il nous suffit de faire occuper le poste de Ste-Marie pour nous mettre à l'abri de tout danger à cet égard.

Dès la fin de 1634, Louis XIII, ou plutôt son ministre Richelieu, avait formé le projet d'envoyer une armée dans la Valteline, afin d'empêcher la communication de l'Allemagne avec l'Italie. En attendant de le mettre à exécution et pour le mieux couvrir, le duc de Rohan qui devait commander cette armée eut ordre de se rendre dans la Haute-Alsace à la tête de 13 à 14,000 hommes.

LE DUC ENTRE DANS LA VALTELINE.

Au mois de mars 1635, il reçut l'ordre de se porter dans la Valteline pour en fermer les passages aux troupes que l'Empereur voudrait envoyer dans le Milanais, où se trouvaient les Espagnols en guerre avec la France.

Il traversa la Suisse en profitant des bonnes dispositions des cantons protestants à son égard. Il demanda, il est vrai, l'autorisation aux gouvernements de Berne et de Zurich; mais, sans attendre leur réponse, il passa l'Aar au bac de Stilli, au dessous du confluent de la Reuss; et, évitant ainsi la ville catholique de Mellingen, il se rendit à Coire en huit jours par le chemin détourné de Winterthur, St-Gall, Altstätten et Ragatz. Le chemin direct eût été celui de Zurich à Uznacht, Wallenstadt et Ragatz, mais il se fut trop rapproché des cantons catholiques qui ne voyaient pas ce passage du même œil que les cantons protestants, et il eût été dangereux de suivre cette direction. Rohan préféra le chemin le plus sûr quoique le plus long. Il ne réclama que les vivres dans sa traversée; on les lui fournit sans difficulté.

Cette première partie de la campagne ne donne lieu qu'à peu d'observation. Le passage fut si prompt que l'armée française était dans les Grisons avant, pour ainsi dire, qu'on eût connaissance de son mouvement. C'était en effet le seul moyen de réussir : l'armée avançait pendant qu'on délibérait dans les conseils de la Suisse. La neutralité, dont l'importance était, il est vrai, moins sentie alors qu'à présent, fut violée. Et quoique l'intérêt du moment semblât justifier cette faiblesse dans les principaux Cantons, ce n'en fut pas moins une faute dont plus tard on eut à se repentir. Le prestige une fois détruit, rien ne pouvait retenir les armées belligérantes si leur intérêt les portait à emprunter notre territoire soit comme passage, soit comme champ de bataille. Les événements postérieurs l'ont bien prouvé. La neutralité est la condition d'existence pour la Suisse; rien, en aucune circonstance, pour aucun motif, ne doit l'engager à la laisser violer. Nous devons tout sacrifier, au contraire, pour la conserver; nous devons même repousser par les armes quiconque mettrait le pied sur notre territoire sous le prétexte de nous protéger. A la Suisse seule appartient de combattre pour son indépendance quelle que puisse être l'issue de la lutte. On se relève d'une défaite, mais non d'une faiblesse humiliante. Nous sommes encore sous le coup de 1815, quoique nous ayons pu dire ou faire pour en effacer le souvenir, et donner de nous, aux peuples de l'Europe, une opinion plus avantageuse de nos institutions et de nos moyens de les réaliser.

Quoiqu'il en soit le duc de Rohan, après avoir jeté des garnisons dans les forts de St-Luciensteig et de Malans [1], et fait occuper la Basse-Engadine par un détachement, pour fermer l'entrée des Grisons par les vallées du Rhin et de l'Inn, se rendit dans la Valteline par la via Mala, le Splügen et Chiavenna. Assuré sur ses derrières par les détachements dont nous venons de parler, il y entra le 20 avril 1635. Il s'était fait précéder par deux avant-gardes, l'une qui suivit la même route et occupa le poste de Riva à la tête du lac de Mezzola qu'elle fortifia; l'autre qui passa les montagnes et se jeta dans Bormio. Le premier poste commandait la Basse-Engadine, le second la Haute. Rohan, avec le reste de ses forces, vint occuper une position centrale à Tiranno, prêt à se porter au secours de celle de ses avant-gardes qui serait attaquée la première ou la plus sérieusement menacée, en suivant un bon chemin accessible à toutes les armes. Le duc parvint ainsi, en prévenant ses adversaires par sa diligence, à se placer entre les Impériaux qui étaient dans le Tyrol et les Espagnols qui occupaient le Milanais. Il fallait maintenant qu'il sut profiter de cette position centrale pour empêcher par son activité, la précision de ses mouvements et la vigueur de ses attaques, la réunion des deux armées ennemies qui l'auraient écrasé par le nombre. Nous allons voir comment il y parvint.

Il avait sous ses ordres 8000 hommes de pied et 400 chevaux. Une partie de ces forces étant employée aux garnisons et postes d'observation, il demanda et obtint quelques secours. Il tirait ses subsistances de l'Etat de Venise qui favorisait son entreprise; et les Grisons étaient toujours prêts à lui fournir aide et assistance

[1] Ce dernier est appelé fort de France; on en voit encore les vestiges. Il est situé au confluent de la Landquart et du Rhin. Le fort de St-Luciensteig a été reconstruit par nous en 1831 sur les murailles existantes.

dans l'espoir de rentrer en possession de cette grande vallée de l'Adda qui leur avait appartenu.

Le duc de Rohan fit d'abord fortifier le pont de Mantello, dans la basse Valteline, non loin du fort espagnol de Fuentes, et par où les ennemis auraient pu entrer dans la Valteline. Il en fit autant au poste de Riva sur la route du Splügen; il répara le château de Chiavenna qui commande cette route et celle qui, par le val Bregaglia, monte dans l'Engadine. Il se mettait ainsi, autant que possible, à l'abri du danger d'être tourné par son aile droite. On travailla sans relâche à ces fortifications. Du côté de Bormio, c'est-à-dire dans la haute Valteline, Rohan se contenta de faire observer les passages des montagnes qui, bien que faciles à défendre, sont cependant si nombreux que ce serait se perdre que de vouloir les occuper tous. Il les fit reconnaître et ils se trouvèrent innombrables. « C'est bien alors, dit » le duc dans ses mémoires, qu'on reconnut véritable que les montagnes sont » comme plaines, et qu'elles n'ont pas seulement les chemins accoutumés et fré- » quentés, mais plusieurs autres, lesquels bien qu'ils ne soient pas connus aux » étrangers, le sont aux gens du pays par le moyen desquels on sera toujours » mené au lieu qu'on désire en dépit de ceux qui voudront s'y opposer : de sorte » qu'un sage capitaine ne se hâtera jamais à garder des passages, mais bien se » résoudra-t-il plutôt à attendre son ennemi en campagne pour le combattre; ce » qui peut sembler étrange à qui n'en a pas vu le succès par expérience. Aussi, » en la présente occasion, ajoute-t-il, où l'on croyait être assuré des montagnes, » comme autant de forteresses, il se trouva qu'on était ouvert de tous côtés, et » qu'à mesure qu'on bouchait un trou on en découvrait dix; de sorte qu'il n'eut » pas seulement fallu une bonne armée, mais plusieurs pour garder le dit pays. »

Le duc de Rohan dut donc placer la plus grande partie de ses forces à Bormio et dans les vallées voisines pour observer les passages et défendre, par des attaques dans le bas, l'entrée du pays aux Impériaux. Il donna le commandement de cette aile au lieutenant-général Du Landé. Le marquis de Canisi eut celui de l'aile droite, dont le quartier général était à Traona. Et lui, Rohan de sa personne, se tint à Tiranno avec la réserve formant le centre.

Les événements ne tardèrent pas à se développer. Les Impériaux, sous les ordres du général Fernamond, au nombre de 8000 hommes et après s'être emparés du poste de Ste-Marie qu'ils fortifièrent, vinrent par les montagnes attaquer les Français dans leurs positions autour de Bormio. Du Landé ne rendit qu'une faible résistance et se replia sur Tiranno, laissant un régiment dans le val Luvino. Mais, au lieu de se réunir à Rohan, que des craintes pour le bas de la vallée avaient engagé à se rapprocher de Sondrio, il tourna à droite, remonta le val Puschiavo, franchit le col Bernina et rentra dans l'Engadine par Pontresina et Samaden. Fausse manœuvre dont on ne conçoit pas le but. Voulait-il rallier le régiment qu'il avait laissé dans le val Luvino; il sacrifiait alors l'essentiel à l'accessoire. D'ailleurs le val Luvino communiquant avec Puschiavo par un passage de montagne, il pouvait, sans en être empêché par les Impériaux, rappeler à lui ce régiment qui l'aurait re-

joint à Tiranno. Etait-il sans instruction ? cela est peu probable. En ayant, a-t-il agi contrairement ? il serait sans excuse.

Quoiqu'il en soit, il ne paraît pas que Du Landé ait bien compris la haute conception de son chef. Celui-ci, se voyant découvert sur sa gauche et jugeant qu'il ne pouvait pas rester entre deux armées avec ce qui lui restait de troupes, se retira à Chiavenna après avoir détruit sa tête de pont de Mantello. C'est à quoi se trouvent souvent réduits les plus grands capitaines par l'incapacité, ou le mauvais vouloir de leurs lieutenants.

Les deux armées ennemies allaient donc se réunir pour forcer le duc de Rohan dans sa position de Chiavenna. Ce général vit ainsi tous ses plans déconcertés ; son embarras fut grand, et il s'accrut encore par la nouvelle qui lui parvint qu'un autre corps forçant l'entrée des Grisons par le Rhinthal allait marcher sur lui par Coire et le Julier ou le Splügen. « C'est dans de semblables occasions que la sagesse, la » prudence et le courage d'un général se font remarquer. Le duc, sans se troubler » ni se déconcerter, résolut de ne pas abandonner Chiavenna et de prendre les » mesures nécessaires pour se garantir de tous les risques qu'il courait. »

Heureusement que Fernamond, lâchant la proie pour son ombre, au lieu de poursuivre les Français dans la vallée principale, se tourna contre le corps détaché qu'il avait sur sa droite dans le val Luvino, mais dont il n'avait réellement rien à craindre. Celui-ci, ne pouvant tenir en raison de sa faiblesse numérique, se retira dans l'Engadine par la montagne de Casanna et rejoignit Du Landé.

Fernamond, toujours dans la fausse idée d'envelopper le duc de Rohan, se proposait d'attendre des secours dans le val Luvino où il s'était établi, et de marcher sur Chiavenna par la Valteline et le val Bregaglia, lorsqu'il apprendrait que le général espagnol Serbellon s'y dirigerait de son côté par Riva en remontant la vallée.

Dans une telle situation il fallait déjouer les projets de l'ennemi, le prévenir et l'attaquer avant qu'il eut pu se rassembler sous les murs de Chiavenna. C'est à quoi se résolut le duc de Rohan en homme de cœur et malgré l'avis de Du Landé qui voulait attendre des secours et se livrer à une temporisation hors de saison. Il prit la généreuse résolution de marcher aux Impériaux et de les attaquer dans le val Luvino malgré leur supériorité numérique, profitant habilement de la circonstance que les Espaguols ne se montraient pas encore dans la basse Valteline. Il laissa d'ailleurs au château de Chiavenna une garnison suffisante pour leur résister pendant quelque temps. Avec le reste de ses forces il remonta le val Bregaglia, franchit le Maloya, et forçant de marche, il descendit l'Engadine jusqu'à Sutz où il rallia le corps de Du Landé.

On ne peut qu'approuver cette résolution sous tous les rapports. Elle remontait le moral de la troupe, faisait taire les faux bruits qui se répandaient dans le pays et effaçait les fâcheuses impressions d'une retraite. Politiquement, les Grisons étaient raffermis dans leurs bonnes dispositions pour les Français qu'ils regardaient comme des libérateurs. Il ne fallait pas laisser refroidir ce sentiment.

COMBAT DE LUVINO.

En conséquence le 26 juin, la petite armée du duc, forte de 5000 hommes et de 400 chevaux, bivouaqua sur les Alpes du col Casanna. Le lendemain 27 elle déboucha dans le val Fideris (ou Federia), embranchement du val Luvino. Un détachement de 700 hommes conduit par la Frézelière, gentilhomme plein de courage, était parti dans la nuit pour gravir les hauteurs qui séparaient les deux vallées à la jonction desquelles les Impériaux étaient postés. Cette manœuvre est bonne, elle est même indispensable pour une attaque dans les montagnes, mais il faut qu'elle soit dirigée de telle sorte que le détachement reste toujours en communication avec le corps principal, et puisse se rallier en cas de non réussite.

Lorsque le duc de Rohan jugea, par le temps qui s'était écoulé, ou par les signaux convenus, que son détachement est parvenu sur les hauteurs qui dominaient le camp des Impériaux, il descendit dans le val Fideris, et tournant à gauche, il marcha à l'attaque. Les Impériaux ne firent qu'un semblant de résistance quand ils se virent pris par le flanc et d'en haut, et ils se retirèrent par le Trepol sur Bormio. Ils perdirent peu de monde, mais le succès n'en fut pas moins complet pour les Français qui reconquirent par là leur supériorité morale. Les esprits se tranquillisèrent dans les Grisons; on ne parla plus de transaction avec les Impériaux.

Le général Fernamond avait commis une grande faute en ne faisant pas occuper les hauteurs qui commandaient la gauche de son camp dans le val Luvino. Il en commit une plus grande encore en s'arrêtant à Bormio au lieu de poursuivre sa marche par la Valteline pour se réunir à l'armée espagnole. Il montra par là qu'il n'entendait rien à la guerre de montagnes.

Quant à Rohan, content du succès qu'il venait d'obtenir, il ne s'amusa point à poursuivre l'ennemi par les montagnes, comme le voulaient quelques-uns de ses officiers. Mais, profitant de l'inaction du général autrichien, il se hâta de rentrer dans la Valteline et d'occuper de nouveau la position centrale de Tiranno, revenant ainsi à son premier plan. Il ne mit que deux jours à faire cette marche (le 28 et le 29 juin). Il passa du val Luvino dans le val Poschiavo, par le col Piscadella, se faisant précéder par sa cavalerie qui arriva à Tiranno dans la nuit du 28 au 29, faisant ainsi, en un seul jour, une marche de douze à quatorze lieues en montagnes. Cet exemple prouve que la cavalerie peut être employée utilement dans ce genre de guerre; il faut toutefois qu'elle soit pourvue d'armes à feu, comme l'était celle de Rohan, pour défendre un poste au besoin. Les dragons ont, plus d'une fois, rendu de pareils services à l'armée française dans la dernière guerre d'Espagne.

COMBAT DE MAZZO.

Cependant les Autrichiens se mirent en mouvement, mais trop tard, comme toujours. Ils descendirent jusqu'à Mazzo, village à deux lieues au-dessus de Tiranno où il y a deux ponts pour franchir l'Adda, la route passant en cet endroit de la

rive droite à la rive gauche de la rivière. Mais un corps de troupes françaises y arrivait en même temps, qui se saisit de l'un des ponts. Il en résulta quelques escarmouches à la suite desquelles les Autrichiens restèrent maîtres du débouché. Rohan marcha avec toute la réserve sur Mazzo, voulant livrer bataille aux Autrichiens avant l'arrivée des Espagnols. Il appuya sa droite aux montagnes et sa gauche à la rivière, après avoir fait un détachement de 700 hommes qui devait attaquer par l'autre rive de l'Adda. C'était une faute, car il n'y avait pas de ponts par où l'armée et son détachement pussent communiquer; et en cas de défaite Rohan était privé de ce renfort.

Les Autrichiens étaient en bataille en avant de Mazzo, derrière des murailles qui leur servaient de retranchements. Ils ne furent pas moins forcés, parce que les troupes françaises gagnant les hauteurs les prirent en flanc. L'attaque de la rive droite les inquiétait aussi. Ils craignirent de perdre les ponts, leur unique retraite, ou plutôt le seul pont qui subsistât encore, l'autre ayant été détruit par les Français qui l'avaient antérieurement occupé. Ils s'enfuirent en désordre et furent poursuivis si vivement, malgré la protection que leur donnait le corps qu'ils avaient laissé de l'autre côté pour repousser le détachement français, qu'un très petit nombre parvint à repasser la rivière; le reste fut pris, tué ou noyé. Des 6000 hommes qui combattirent il y en eut à peine 600 qui rentrèrent à Bormio. L'armée française n'était que de 4000 hommes d'infanterie et 400 chevaux.

Fernamond commit la faute impardonnable de combattre en avant du village de Mazzo avec un seul pont sur ses derrières, ou ce qui est pire encore, sur son flanc, pour opérer sa retraite. Il la paya cher. Il aurait dû, au contraire, rester réuni sur la rive droite, se couvrir de l'Adda, et attendre les Français dans cette position. Ceux-ci, ne pouvant pas songer à forcer le pont en face d'une armée, auraient dû remonter la rive droite de la rivière où ne trouvant que de mauvais chemins ils seraient arrivés plus ou moins en désordre, et où leur bonne cavalerie aurait été paralysée. Mais Fernamond n'était pas homme à comprendre ces avantages; c'était à ce qu'il paraît un pauvre général.

Le duc de Rohan eut pu marcher vers Bormio pour s'emparer de ce poste, mais il fut plus sage et ne se laissa point distraire de son but principal par l'appât d'anéantir ou de balayer ce qui restait encore d'Autrichiens dans la Valteline. Il comprit que, pendant qu'il marcherait de ce côté, le général Serbellon pourrait prendre quelque bonne position dans la vallée. Il se porta donc en toute hâte vers Sondrio.

RETRAITE DES ESPAGNOLS.

Là il fut informé que l'armée espagnole était à Fusine, sur la rive gauche de l'Adda et trois lieues plus bas que Sondrio. Elle gardait le pont de St-Pietro par lequel les Français devaient passer pour arriver à elle, s'ils ne voulaient pas remonter en arrière jusqu'à Boffatto où il y avait un autre pont. Mais Serbellon ne crut pas devoir attendre une armée victorieuse et qui venait de recevoir un renfort

de 1200 Suisses ; il profita de la nuit et se retira à Morbegno d'où il repassa dans le Milanais.

PRISE DE BORMIO ET DE STE-MARIE.

Le duc de Rohan débarrassé, au moins pour le moment, de cet ennemi, remonta la Valteline, se porta sur Bormio qu'il enleva ainsi que le fort des Bains, situé dans le voisinage, et dont la garnison fit une vigoureuse résistance. Plus de 200 hommes y furent tués ; quelques-uns se précipitèrent pour ne pas se rendre. Le reste se sauva dans le Tyrol. Cela se passa dans la journée du 19 juillet.

Pendant ce temps Du Landé qui avait reçu l'ordre de s'emparer de Ste-Marie, dans le Münsterthal, s'était porté par le val Puschiavo dans l'Engadine à la tête de 3500 hommes d'infanterie et 200 de cavalerie. Il passa par le col des Fours et descendit par Cierss sur Ste-Marie sans rencontrer de résistance. Il s'empara du poste où Rohan se rendit après la prise de Bormio et des Bains.

En ce moment le duc se trouvait dans un grand embarras, n'ayant que peu de vivres qu'il tirait de la Suisse, point d'argent et se voyant de nouveau menacé par un rassemblement considérable de troupes qui se formait à Landeck. Il demanda des secours et de l'argent. Il obtint l'un et l'autre, mais en faible quantité, et il se trouvait toujours très inférieur aux forces que, d'un moment à l'autre, il pouvait avoir sur les bras.

NOUVELLES DISPOSITIONS DÉFENSIVES.

Ses craintes se portaient sur la route de Coire à la haute Engadine par où il pouvait être tourné. Le pont du Rhin, près de Ragatz, était couvert par le fort du Rhin ; il y fit travailler encore pour en perfectionner la fortification, et il envoya deux régiments dans la vallée de Parpan qui communique directement avec Coire et en fit retrancher les passages. En général il employa souvent dans cette campagne les secours des fortifications bien qu'il n'occupât que des positions fortes de leur nature. Il disposa ses troupes de St-Luciensteig à Bormio de manière que tous les passages de quelque importance fussent gardés, et, de sa personne, il se tint à Tiranno avec ses réserves de manière à pouvoir se porter au point où l'ennemi ferait son plus grand effort. C'est ainsi qu'on défend un grand circuit de montagnes. L'emplacement de la réserve à l'extrême droite eût été mal choisie, s'il n'y avait pas eu toujours à observer l'armée espagnole vers la basse Valteline. Il eut dû alors se tenir dans la haute Engadine pour être plus à portée de sa gauche, mais le voisinage des Espagnols l'obligeait à modifier cette disposition. Heureusement que la lenteur des Allemands et l'hésitation des Espagnols lui laissa le temps de prendre ces dispositions. Il n'y changea rien malgré les avis qui lui parvinrent. On lui annonçait que les Impériaux se disposaient à passer le Rhin à Constance pour, de là, traverser la Suisse et se porter par le St-Gotthard sur Bellinzona, d'où ils se lieraient facilement aux Espagnols et tourneraient la Valteline qu'ils n'avaient pu forcer. Ces nouvelles, qui montrent le cas qu'on faisait alors de la neutralité

suisse, n'ébranlèrent pas sa détermination ; il y persista en homme sage et de caractère ne voulant pas, sur de vains bruits, changer son plan sagement conçu. Il était d'ailleurs en mesure d'empêcher encore la réunion des deux armées, par une marche offensive, à travers la chaîne qui sépare la vallée de l'Adda de celle du Tessin, ou Chiavenna de Bellinzona, se trouvant plus rapproché de cette dernière ville que les Autrichiens.

LES AUTRICHIENS RENTRENT DANS LA VALTELINE.

Ces bruits étaient faux : Fernamond, après trois mois d'inaction, rentra dans la Valteline et, le 24 octobre, il occupa la partie du val Fraele qui débouche aux Bains au-dessus de Bormio. Ce fort était occupé par une garnison française, mais tous les passages de montagnes avaient été abandonnés sans résistance à l'approche de l'ennemi qui se présentait en grandes forces. Cependant Fernamond, au lieu d'enlever le fort et Bormio, se contenta d'envoyer quelques troupes par le mont della Scala dans le val Padenos, autre aboutissant de Bormio, et se concentra dans le val Fraële. Dans quel but, on l'ignore, peut-être lui l'ignorait-il aussi.

COMBAT DE FRAEL.

Cependant le duc de Rohan pouvant être pris à dos par le val Poschiavo aussi bien qu'être attaqué de front dans sa position de Tiranno ; car toutes ces vallées communiquent entr'elles par des passages de montagnes ; le duc de Rohan, dis-je, envoya deux régiments occuper Poschiavo, après avoir rallié les troupes qui s'étaient repliées de Bormio à l'approche des ennemis.

Voyant que les Autrichiens, au lieu de marcher en avant, s'étaient établis dans le val Fraële, le duc de Rohan prit le parti vigoureux de les y attaquer. Voici quelles furent ses dispositions : Il envoya à Du Landé, qui occupait avec quelques troupes le poste de Zernetz dans l'Engadine, l'ordre de se rendre à la montagne de Gallo d'où l'on redescend dans le val Fraële. Il voulait par là couper toute retraite aux Allemands. C'est une faute ; ce détachement est séparé du reste de l'armée et avait un trop grand détour à faire pour arriver à sa destination ; il eût mieux valu rallier ce détachement pour être plus en forces au point décisif.

Le désir d'envelopper entièrement un ennemi a souvent fait tomber dans cette faute même les plus grands généraux ; l'appât est séduisant, en effet, mais il a ses périls.

En même temps le duc, qui s'était rendu à Bormio, avait disposé trois attaques. La première dans le val Padenos. La seconde, qui était la principale et où se trouvait le duc en personne avec sa cavalerie, dans le val Fraële. La troisième n'était qu'une diversion contre les troupes qui bloquaient le fort des Bains. Celle-ci attaqua inconsidérément de nuit et attira sur elle une grande partie des forces ennemies, elle faillit être la victime de sa témérité et de son isolement. Elle aurait dû se borner à contenir l'ennemi sur ce point. C'est presque toujours ce qui arrive avec les diversions.

Des deux autres colonnes la première, commandée par le brave Camisi, s'empara de Padenos et des hauteurs voisines. La seconde put alors gravir la Scala et de là descendre par les flancs de la montagne dans le val Fraële, l'entrée inférieure en étant interdite par les troupes contre lesquelles avait été dirigée la troisième colonne conduite par Vandy. Le passage de la Scala fut pénible, surtout pour la cavalerie qui dut mettre pied à terre. Néanmoins les troupes se formèrent dans le bas et marchèrent fièrement aux ennemis, les attaquèrent de front et de flanc par les hauteurs, les forcèrent dans leurs retranchements et les mirent dans le plus grand désordre. Ils perdirent plus de 2000 hommes, mais le reste échappa, parce que Du Landé ne se trouva pas au poste qui lui avait été assigné sur le mont Gallo. Ce contre-temps était à prévoir ; néanmoins les Allemands, entièrement défaits, se retirèrent dans le Tyrol pour ne plus reparaître. On était au 31 octobre.

COMBAT DE MORBEGNO.

Dès le lendemain, les tronpes françaises se remirent en marche pour Tiranno. Elles y étaient à peine arrivées qu'on apprit la présence des Espagnols à Morbegno, en même temps qu'un nouveau rassemblement dans le Tyrol. Le duc, se voyant encore menacé d'être enfermé entre deux armées, courut au plus pressé et marcha aux Espagnols qui enfin entraient en ligne, ignorant encore l'issue du combat de Fraële et pensant que les Autrichiens attaqueraient par derrière en même temps qu'eux résisteraient de front. Illusion toujours fatale qui fait la force de celui qui est au milieu.

Ils étaient postés en avant de Morbegno, la droite aux montagnes, la gauche à un petit bois au bord de l'Adda ; leur front était couvert par un ruisseau et par des murailles qui leur servaient de retranchements. L'attaque eut lieu de front par de fortes colonnes en même temps que des mousquetaires ou tirailleurs gagnaient les hauteurs et le petit bois, pour prendre l'ennemi en flanc et le chasser de ses retranchements. La résistance fut grande sur le front et les succès variés ; le duc fut obligé de payer de sa personne. Mais la réserve donnant à propos, la position fut enlevée et les Espagnols se retirèrent dans Morbegno d'où l'on ne put les chasser qu'en les combattant de rue en rue l'epée dans les reins. Ils laissèrent plus de 1500 morts sur la place, et, sans la nuit, leur perte eut été bien plus grande encore. Celle des Français fut considérable aussi, les forces étant à peu près égales. Le duc de Rohan se montra, en cette circonstance, aussi vaillant soldat qu'il s'était montré jusque-là grand capitaine par ses savantes dispositions et la promptitude de ses manœuvres stratégiques. On prit aux Espagnols tout leur bagage avec la caisse militaire, la vaisselle des officiers généraux et tous leurs papiers. La défaite de Serbellon fut donc complète. Il se retira comme il put sous la protection du fort Fuenter, dans la nuit qui suivit la bataille, c'est-à-dire dans la nuit du 10 au 11 novembre.

Le lendemain, le duc de Rohan eut volontiers poursuivi les Espagnols, mais les avis qu'il reçut annonçant que les Impériaux devaient, pour la troisième fois, s'a-

vancer vers Bormio, il jugea à propos de retourner à Tiranno pour se mettre en état de les recevoir. C'est, comme on le voit, toujours la même manœuvre, et c'est la bonne.

Mais, cette fois, ni Allemands ni Espagnols n'osèrent plus se montrer ; l'hiver arriva, et Rohan eut tout l'honneur de la campagne; la Valteline fut sauvée. Rohan manœuvra bien, se battit bien, et acquit à juste titre la réputation de grand capitaine. Mais il faut avouer qu'il eut affaire à des adversaires bien faibles dans l'art militaire, bien irrésolus et qui lui donnaient beau jeu. Il livra quatre combats, ceux de Luvino, de Mazzo, de Fraële et de Morbegno, dont il sortit victorieux parcequ'il avait su prendre une position centrale qui le mettait à même d'attaquer du fort au faible ; et qu'à ses bonnes dispositions stratégiques il joignait un grand caractère, beaucoup d'activité dans l'exécution, de la vigueur et du coup d'œil dans le combat.

Le duc de Rohan fut, dans une autre campagne, en 1638, blessé mortellement au siége de Rheinfelden. Sa dépouille fut transportée à Genève et déposée dans la cathédrale. On y voit encore son monument.

Genève, le 10 février 1853. Général H. Dufour.

SOCIÉTÉ MILITAIRE FÉDÉRALE.

La réunion annuelle de la Section vaudoise a eu lieu le 28 septembre écoulé à Villeneuve. Environ 200 officiers étaient présents; on y a regretté l'absence des officiers des cantons voisins, Fribourg, Valais et Genève, ainsi que des officiers de l'arrondissement de La Côte. On explique l'absence d'un grand nombre d'officiers des rives du lac par suite d'un malentendu quant au service des bateaux à vapeur. Les détonations d'une section d'artillerie, desservie par des artilleurs de l'arrondissement, ont salué les arrivants; M. le commandant Morier, président du Comité local, leur a souhaité la bienvenue.

La matinée a été employée à un tir avec divers fusils de chasseurs, apportés par M. le lieutenant-colonel Burnand et M. Prélat, armurier.

Voici le résultat de ces essais comparatifs :

Fusil de chasseur fédéral, à 800 pas,	coups tirés	10
» »	coups touchés	4
» »	coups manqués	4
» »	balles qui ont sifflé	2
Fusil Prélat-Burnand, calibre fédéral,	coups tirés	11
» »	coups touchés	9
» »	coups manqués	2
Fusil Prélat-Burnand, calibre de 4 lignes,	coups tirés	10
» »	coups touchés	5
» »	coups manqués	5

Il est à observer que les 5 premiers coups ont été manqués parce qu'il y avait près de 2 millimètres de hausse de trop.

Le fusil d'infanterie transformé a touché à 800 pas avec 18 millimètres de hausse, donc 16 millimètres de moins que le fusil Minié.

Après le vin d'honneur, le corps d'officiers s'est rendu au Temple, où les délibé-